



L'ÉPHÉMÉRIDE DU SILENCE

Badr Alaoui Mrani

2025



L'Éphéméride du silence

Badr Alaoui Mrani

Œuvre publiée sous licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Image de couverture : Pixabay

En lecture libre sur Atramenta.net

Les Félics de l'Imaginaire

Ils glissent entre les rêves,
Chuchoteurs de lune et d'ombre,
Leurs yeux, des astres sans éteindre,
Guettent les secrets du sombre.

Velours de pattes fantômes,
Ils dansent sur l'aube fragile,
Tissant la nuit en royaumes
Où le temps n'est qu'un argile.

Sphinx sans énigme, ils murmurent
Des contes aux herbes folles,
Leur ronron, un philtre qui dure,
Berce l'écho des paraboles.

Gardiens de l'éphémère,
Leur pelage est un miroir :
Y brillent les rires du mystère,
Et l'infini qu'on croit voir.

Leur ombre file et s'évade
Là où les songes ont des ailes...
Ils sont les chats de mes pensées,
Libres, sans forme, éternels.

L'Aube des Songes

L'aube caresse les toits d'un pinceau d'or timide,
L'imagination s'éveille en secret,
Elle étire ses mots comme un enfant splendide
Qui défait la nuit, drap par drap indiscret.

Elle chante aux fenêtres, danse avec la rosée,
Invente un ciel neuf où les nuages sont fleurs ;
Ses doigts tissent l'azur, une étoile éclip­sée
Devient poème au creux de l'heure qui s'effleure.

Bonjour ! murmure-t-elle aux rêves en lambeaux,
Offrant aux cœurs lassés des ailes de lumière.
Elle cueille le vent, le transforme en verbes d'eau,
Et sème l'infini dans les silences pierre.

Son rire est un ruisseau qui traverse les ombres,
Elle peint le matin en nuances de départ,
Et dans chaque regard, allume un feu qui sombre
Dans l'éclat d'un soleil né de son propre écart.

L'aube en héritage

Le jour se lève en toi, lent et doré,
Mon fils, prends ce bonjour comme un sachet de graines.
Dans tes paumes déjà plus larges que les miennes,
Plante l'accent du temps, ce murmure sacré.

Ma voix est un chemin que tu déplieras :
Chaque bonjour est un nœud à ta ceinture de vent.
Apprends à les compter, ces perles d'orient,
Quand l'ombre allongera les pas que tu cherchas.

Je t'offre le matin où nos mains se répondent,
Toi, nouant tes souliers pour les routes futures,
Moi, déchiffrant l'adieu caché sous tes coutures...
Le soleil monte. En nous deux enfances se fondent.

Garde en ton cœur de braise, quand je serai ruisseau,
Ce mot simple et profond bonjour semence d'oiseau.

L'Encre Sèche

Je n'écris plus qu'avec des chiffres et des cendres,
Mes mots sont des CV jetés au fond du Bouregreg,
Je regarde mes mains, ces cartes géographiques,
Où chaque ligne trahit un métier qui me fuit.

À Marrakech, j'ai vendu les livres de mon père,
Son vieux tarbouche rouge mangé par les dettes,
Mes enfants comptent leurs dents comme on compte l'argent,
Et sous mon lit, les diplômes moisissent en secret.

Les cafés de Salé me connaissent trop bien,
J'y bois du thé amer en fixant mon portable,
Les vu sans réponse y dansent sur l'écran ,
Autant d'épithètes pour mon orgueil de bac+5.

Ma femme a cousu nos rêves en tapis,
Vendus aux touristes pour trois billets froissés,
Ses doigts, jadis fleurs, sont des racines tordues,
Et nos nuits n'ont plus que le poids des silences.

J'ai mendié des stages au ministère,
On m'a ri en français, offert du café froid,
J'y ai laissé mon nom ils en ont fait un numéro.
Les chantiers m'appellent vieux à trente ans passés,

Mon dos s'est courbé sous les sacs de ciment,

Mais quand je tends la paume, on me parle d'âge,
De quotas, de compétences De vent.

Hier, j'ai vu mon fils voler des pommes au souk,
Ses yeux brillaient comme les miens devant les bancs d'école,
J'ai détourné le regard quel droit avais-je de juger ?
Le chômage est un père qui transmet sa honte.
Mes prières aussi ont perdu leur chemin,
Et moi, je n'ai pour parrain que le sable du désert.

Ce poème, je l'écris avec l'encre d'un stylo qui fuit,
Demain, je vendrai le papier pour un pain rond
Regardez ces vers, fragments de moi qui tombe,
La seule croissance ici, c'est celle de l'oubli.

Je signerai d'un nom que personne ne lira,
Homme transparent, ombre d'un Maroc fantôme,
Et quand l'encre sèchera, comme mes larmes d'enfant,
Il ne restera qu'un chiffre, sans visage, sans histoire.

Le Dénuement Fier

Dans l'âtre éteint d'un réduit sordide,
Où le dénuement lentement ronge et vide,
Un homme seul, drapé de frugalité,
Contemple un monde à jamais aliéné.

Célibataire ? Oui, par dessein altier,
Fuyant ce marché où l'amour, mercenaire,
Se monnaie au gré des appétits voraces
Et des désirs trahis, vaines grimaces.

Il voit, hagard, l'implacable machine
Du Capital, Moloch à l'haleine malsaine,
Qui broie les humbles, suçant leur labeur,
Pour engraisser l'oligarchique rongeur.

Les étalages, phares d'un faux désir,
Illuminent l'obscur de leur vain plaisir.
Il passe, stoïque, indifférent aux leures
Des biens clinquants, des bonheurs de quelques heures.

Pourquoi nul hymen ? C'est que son âme fière
Méprise l'échange où le cœur se marchande,
Où les sentiments, pesés au trébuchet,
S'achètent à crédit pour un maigre forfait.

Son grabat est rude, son écuelle est mince,

Mais son esprit libre, d'aucun joug ne se pince.
Il observe la foule, esclave volontaire,
Courir au sifflet, sous le fouet salaire.

Lui, préfère l'ombre et sa paix chichement octroyée,
Son indigence même, comme une armure déployée
Contre le système vorace et pervers
Qui de l'être humain ne fait qu'un univers
De chiffres glacés, de profits sans merci,
Où l'âme s'effrite, où l'humain a péri.

Ses mains sont vides, son trésor est secret :
Une révolte sourde, un mépris complet
Pour l'ordre établi, l'engrenage huilé
Où l'homme n'est plus qu'un rouage isolé.

Son vrai luxe ? C'est son refus oblique,
Sa dignité roche, en dépit de la critique.
Pauvre d'écus, mais riche d'un courroux
Qui brûle en silence et ne s'éteindra plus.
Il est le témoin, le grain de sable obstiné,
Dans la grande mascarade où tout est monnayé.

Élégie pour un siècle éperdu

Ô Romantisme ! Vaste âme en tumulte,
Toi qui fis jaillir des cœurs en révolte
L'or pur des larmes et l'ombre des soirs,
Toi qui couronnas de sombres espoirs
Les fronts pâlis par l'infini qui hante,
Souffle insensé dont la fureur chante !

Tu naquis au flanc des monts courroucés,
Lorsque les vents, en leurs chants enlacés,
Portaient aux cieux la plainte des sapins.
Tu pris pour temple et les lacs et les pins,
L'écho profond des gorges solitaires,
Où vint pleurer le rêve des mystères.

Tu sus aimer d'un amour dévorant,
Passion sombre, ardent, extravagant,
Où le désir se change en agonie,
Où l'idéal, chimère infinie,
Fuit dans la brume, au-delà des ramées,
Laissant l'amant aux lèvres inaimées.

Tu convoquas les spectres du passé,
Les chevaliers en leur deuil empressé,
Les gothiques voûtes, les pâles madones,
Les vieux manoirs où gémissent les donnes
Des cours d'amour et des serments trahis...

Ô mélancolie, écho des pays
Où le temps dort sous la mousse et le lierre !

Tu célébras la révolte guerrière,
L'artiste-roi, libre et démesuré,
Prométhéen, au grand cœur ulcéré,
Luttant contre un siècle étroit et vulgaire,
Cherchant son Dieu dans la foudre et l'éclair.
Tu fis du poète un prophète inspiré,
Un mage errant, par les astres sacré,
Portant en lui le deuil et l'espérance,
Tendant l'oreille aux voix du silence.

Mais dans ton sein, gouffre vertigineux,
Dansaient aussi les orages fumeux,
Le spleen morose et les noires pensées,
Les cœurs brisés, les douleurs insensées,
Le vague à l'âme, étrange et doux tourment,
Où l'on se perd comme au sein d'un torrent.
Ô mal du siècle ! Blessure profonde
Qui fit saigner tout un pan du monde !

Ainsi tu fus, Romantisme altier :
Un cri sublime au bord du nonchaloir,
Un feu céleste étreignant la souffrance,
Le chant profond de la désobéissance
Face au réel trop étriqué, trop vain,
L'essor divin d'un cœur purement humain.
Tu nous appris que la beauté réside
Dans la blessure ouverte et dans le vide
Qui nous appelle au-delà du connu...
Ainsi, malgré l'oubli, sois le salut :
Le cœur romantique est un luth brisé,
Dont chaque fête a créé la beauté.

L'Homme Seul

Il est un homme au coin du soir taciturne,
Dont l'âme erre en un palais désert,
Où chaque pas fait naître une nocturne
Écho de vide où l'espoir s'est perdu.

Son cœur est pierre en un jardin sans roses,
Sa table met un couvert orphelin ;
Les mots qu'il tient sont autant de cloisons
Entre son être et le monde enfantin.

Par les carreaux où glisse la bruine,
Il voit passer des rires enlacés
Spectre muet, il porte en sa poitrine
Un froid soleil qui ne s'est jamais levé.

Les jours sur lui tombent comme des cendres,
L'horizon dort sous un linceul de gris.
Il sait l'art sourd des silences qui fendent
L'air épais des présences impartis.

Ô solitude ! Épouse sans visage,
Toi qui l'étreins d'un bras de velours noir,
Ton vide habité est son seul paysage,
Sa seule chair, son éternel miroir.

Nul ne lira dans ses yeux sans tempête

Ce naufragé des archipels humains :
Son île intime est un roc que n'atteint
Ni voile au large, ni cris de la terre.

Il marchera jusqu'au seuil de l'aube
Avec pour bagage un poids familial,
Ayant pour lit l'infini qui l'enrobe,
Pour compagne l'ombre de s'oublier.

Le Chiffonnier d'Âmes

Je suis l'arpenteur des trottoirs luisants de pluie, Où les vitrines,phares froids de nos nuits, Vendent du rêve en capsule et du désir en solde. Mon ombre se traîne,dépareillée, dans ce monde Où chacun,téléphone en main, cœur en calcul, Marchande son amour au prix du circulaire.

Je cherche un visage qui ne soit pas un masque, Un sourire qui ne soit pas une enseigne, Dans ce grand supermarché des existences, Où les âmes sont des produits en libre-service, Étiquetées« Célibataire à succès » ou « Cœur à prendre », Emballées dans le cellophane des apparences.

J'écoute le grondement du métro capitaliste, Qui avale les solitudes et recrache les foules. Je guette,dans le bruit des pièces qui s'empilent, Un écho,une faille, un soupir qui détonne, Le frémissement d'une main qui ne cherche pas À signer un chèque,mais à croiser mes doigts.

On m'a dit : « Sois un profil, optimise-toi. Achète une voiture,un destin, une foi. » J'ai acheté des costumes,l'illusion d'être entier, Mais sous le tissu,le vide est un comptoir déserté. Je ne vends rien,n'achète plus ; je troque, Mon silence usé contre un peu de voix vraie.

Âme sœur, es-tu une utopie libérale, Un concept désuet que l'on brade à la criée? Ou bien erres-tu,comme moi, chiffonnier obstiné, À

collecter les regards perdus, les rires défaits, Espérant recomposer, dans ce déluge de néon, L'alchimie simple de deux fables qui se répondent?

Je patiente au café, parmi les rires factices, Où l'on consomme des corps comme des consommations. Je refuse ce marché, cette loi de l'offre et du désir. Ma quête est une insolence, un doux non-conformisme. Je cherche non une associée pour un plan de vie, Mais une insurgée qui aura déserté la foire aux vanités.

Alors, si par hasard, dans ce bruyant désert, Tu reconnais en moi le même naufrage offert, Le même refus de l'âme mise en cote, Viens. Nous serons deux francs-tireurs de l'être, Et nous bâtissons, loin des cotes et des crédits, Une petite république invisible où l'amour est infini.

Les Invisibles

Ils errent aux marges des riads dorés, Sous le soleil de plomb des cités bétonnées, Leurs rêves sont des faucons aux ailes cassées, Dans un ciel où l'espoir n'est jamais retourné.

Jeunesse en haillons, sans lendemains qui chantent, Ils grattent la terre sans graines ni semences, Leurs mains vides cherchent un horizon qui ment, Tandis que les puissants festoient insouciant.

Les cafés enfumés les voient s'assembler, Discuter sans fin, sans pouvoir avancer, Leurs mots sont amers, leurs voix sans clarté, Car l'avenir promise n'est que vanité.

Ils regardent le monde derrière les vitrines, Où brillent les objets, les vies devinées, Eux, les condamnés des ruelles voisines, Oubliés des bilans, des statistiques bornées.

Leurs pères ont peiné sous le même soleil, Leurs mères ont pleuré des larmes sans écho, Et maintenant, c'est à leur tour de sommeiller, Dans l'attente vaine d'un destin nouveau.

Mais sous les fronts baissés, sous les silences lourds, Brûle une flamme âpre, une rage tenace, Car même privés d'or, de pouvoir ou de cours, Ils possèdent en eux la dignité qui passe.

Un jour, peut-être, les murs trembleront, Les échos des ruelles monteront jusqu'aux tours, Et ces jeunes sans noms, ces âmes sans

ponts, Feront de leur misère un cri pour les jours.

Ils sont le Maroc qui lutte et qui espère, Le peuple des seuils, la
force qui attend, Le poing refermé sur une braise à naître, L'aube
obstinée au-delà du temps.

Le Cadeau du Solitaire

Je vis seul, et pourtant, je ne suis point triste,
La vie m'a donné ce qu'elle avait de pur :
Un toit où le silence accompagne l'écrit,
Et le libre horizon qui s'offre à mon futur.

Je n'ai point de compagne à partager mon pain,
Mais j'ai le vent qui chante au seuil de ma maison,
Le soleil qui caresse le reflet du matin,
Et la nuit qui m'invite à lui dire pourquoi.

Je me souviens des jours de joie et de souffrance,
Des visages croisés, des amours envolés,
Mais chaque souvenir est une résonance
Qui m'a façonné l'âme et m'a libéré.

Je rends grâce au destin pour cette solitude,
Car elle m'a appris à m'aimer sans effroi,
À savourer l'instant, sa humble plénitude,
Et à trouver en moi la présence du moi.

Le monde est un poème où je trace ma route,
Sans maître ni disciple, en simple passant,
Je goûte à l'aurore, je m'éveille au doute,
Et j'écris ma gratitude avec le temps.

Alors merci, la vie, pour ce cœur qui respire,

Pour ces instants volés à l'éternel tourment,
D'être seul, mais debout et libre de te dire :
Tu m'as tout offert en ne me donnant rien.

Matinale Solitude

L'automne à ma fenêtre a posé ses doigts froids,
Sous un ciel pâle et bas, nuancé de gris froids,
Le soleil hésitant, d'un rayon timide et vague,
Dore à peine les toits que la brume divague.

Je suis seul au réveil, dans le silence austère,
Aucune voix ne trouble l'ordinaire de la terre;
Seul le frêle soupir des marronniers qui saignent
Leurs feuilles en spirale et que les trottoirs baignent.

Ma chambre est un réduit où le temps s'est fané,
Comme un fruit oublié, lentement retourné ;
La tasse de café fume, unique compagnie,
Écho de mes matins, douce et monotone harmonie.

Je marche dans la rue où le vent a mémoire,
Il chuchote des noms, des fragments d'anciens soirs ;
Chaque pas solitaire écrase une feuille morte,
Comme un espoir ancien que l'âme même emporte.

Les passants sont absents ou bien indifférents,
Je traverse leur monde en spectateur transparent;
Eux, peut-être, s'en vont vers des bras, des haleines,
Moi, je n'ai que le vent et le parfum des chênes.

Ô saison des dépouilles et des adieux discrets,

Toi qui romps les rameaux et les nids,tu m'as fait
Cet homme sans printemps,sans été qui l'enlace,
Mais libre dans le calme et sa propre surface.

Pourtant, dans ce matin aux lueurs incertaines,
Je sens naître en moi d'invisibles fontaines:
Un poème se lève où l'absence est sereine,
Et l'automne m'offre une couronne de chagrin sain.

Ainsi va le célibataire, humble et lucide,
Dans la grâce fragile où le jour se décide;
Son royaume n'est peuplé que de rêves sobres,
Et l'automne en son cœur a la paix de ses ombres.

Le Noctambule Solitaire

La ville s'endort dans un lit de brume,
Moi, je m'éveille, âme qui s'allume.
Les réverbères, mes confidentes pâles,
Éclairent mes pas, ombres inégales.

Les néons saignent sur l'asphalte humide,
Mon ombre s'étire, triste et liquide.
Les cafés tardifs, îlots de lumière,
Où je viens cueillir mes chimères.

Au comptoir de chêne, je pose mes nuits,
Un café noir, mes rêves s'enfuient.
La vapeur murmure des mots éphémères,
Dans ce breuvage, je perds mes frontières.

Les rires des autres, lointains et voilés,
Sont des échos que j'ai dépliés.
Je suis le roi d'un royaume de livres,
Où chaque silence me rend plus vivant.

Les pas pressés, les amants qui passent,
Leurs corps unis, mes pensées qui se lassent.
Moi, je suis l'homme sans nœud, sans adresse,
Dont l'âme flotte en pleine tendresse.

La lune, complice, accroche sa faux

À mon balcon vide, dernier tableau.
Je parle aux étoiles, muettes et fières,
Elles connaissent mes nuits prisonnières.

« Ô Nuit ! » dis-je, « Toi, ma douce geôlière,
Pourquoi m'offrir cette paix meurtrière ?
Je suis le navire sans port ni voile,
L'écho perdu dans ton immense toile.

Mes mains sont vides, mon lit est froid,
Je danse avec l'ombre, sans écho.
Mais dans ce désert de bruits et de fièvres,
Je trouve une liberté qui m'enivre. »

Et le jour viendra, pâle et timide,
Rappelant au monde son ordre vide.
Moi, je regagne ma chambre muette,
Avec pour trésor... ma silhouette.

Car je suis le veilleur, l'éternel célibataire,
Poète secret des nuits solitaires,
Et si mon cœur pleure en secret,
La nuit, du moins, lui tend un miroir.

Le Messager d'azur

Toi, frêle messenger aux ailes de déluge,
Fragment de ciel tombé dans un jardin désert,
Papillon,dont le vol incertain et nerveux
Semble écrire un secret sur les pages du jour.

Tu butines, léger, les fleurs de l'égantier,
Sans jamais t'arrêter sur une seule corolle.
Ton bleu, saphir ailé, est un éclat de fièvre
Qui perce l'épaisseur de mes silences sourds.

Et moi, l'homme debout, spectateur immobile,
Je te regarde,épris de ta liberté vaine.
Chaque parcours zigzaguant,chaque virevolte,
Est un mot de désir que je n'ai jamais dit.

Ton existence est brève, un souffle, une étincelle,
Pourtant,tu as touché la pourpre et le laurier.
Tu portes sur le dos la couleur de l'absence,
Ce bleu qui tremble entre le désir et l'adieu.

Sais-tu que dans ton vol, je vois mon propre songe ?
Une âme en suspens,qui cherche une autre âme,
Qui frôle les bonheurs,les effleure et passe,
Et qui craint de gâter la fleur en se posant.

Tu es l'écho lointain de mes tendresses muettes,

Un billet sans destin,sans adresse et sans mots.
Peut-être qu'en ce bleu si fragile et si rare,
Je suis,moi aussi, une espèce en péril.

Alors, papillon, prends mon ombre avec toi ;
Rapporte-la au ciel,là où les vœux s'envolent.
Et si tu croises une autre âme égarée,
Dis-lui qu'un homme seul lui garde sa couleur.

L'Élixir de l'Intime

Ce n'est point un masque, ni un leurre flatteur,
Mais un souffle choisi,né de l'aube et du bois,
Quand la nuit se dissout en un gris incertain.
C'est le vestige ardent de mes silences froissés,
Un sillage discret que je sème au hasard.

Mon flacon est un roc, un donjon de cristal
Où dort,prisonnier d'or, le génie des forêts.
Je libère d'un geste,sobre et vertical,
L'âme du cèdre altier et des santals discrets.
Première effusion,un éclat de citron
Comme un galet glacé qui heurterait le front;
Puis le cœur se déploie,un cuir vierge et nerveux,
Tanné par les soleils et les chemins pierreux.

Il porte en lui l'écho des pas dans la bruyère,
Le tabac d'un livre au crépuscule lu,
La fumée d'un feu qui meurt dans l'âtre obscur.
C'est un serment sans mots,une invisible armure
Qui défie le néant des foules et du bruit.

Je ne le porte pas pour la foule ou ses rites,
Mais pour l'heure où,seul face au soir qui s'agrandit,
Je reconnais mon âme à ce parfum qui hante
Le creux de mon poignet,comme un secret fidèle.

Qu'il parle pour moi quand je n'ai plus de voix,
Qu'il soit mon ambassade en des mondes légers.
Qu'il dise la patience et les rares folies,
L'horizon infini qui vers demain s'envole.

Car je suis cet homme, libre et inachevé,
Dont l'ombre, désormais, a le parfum sacré.

L'Homme aux Nuages

Ma pensée est grise, et douce, et lente,
Comme un brouillard qui monte d'un étang.
Elle n'a ni l'éclair, ni la tourmente,
Ni la couleur du désir arrogant.

C'est un ciel bas où rien ne s'accomplisse,
Où les projets, oiseaux lourds de sommeil,
Se débattent dans de la laine grasse,
Et retombent, sans espoir ni réveil.

Je suis l'homme qui marche sous ce voile,
Dont les pas sont des silences discrets.
Ma maison est faite de paix et de toile,
Et je n'ai pas d'ombre sur les parquets.

L'amour, dit-on, a des flammes vermeilles,
Qui brûlent fort jusqu'au cœur des hivers.
Moi, je connais le poids des vieilles feuilles,
Et la douceur des horizons ouverts.

Je vois les couples, heureux, dans la rue,
Leur joie est un soleil qui me pâlit.
Mais ma pâleur est une arme ingénue
Contre l'éclat qui soudain s'établit.

Ma pensée grise est un drap sans pliure,

Un crépuscule où tout est apaisé.
Elle est le deuil d'une future blessure,
Et le bouclier qui l'a devancé.

Alors, je vis avec cette compagne,
Cette brume qui berce mes raisons.
Elle est mon lit, ma chambre, mon compagnon,
La seule chair qui défie les saisons.

Et quand la Nuit tend son manteau d'étoiles,
Je lui souris, sans remords, sans désir.
Car je suis roi dans mon royaume de toiles,
Célibataire et libre... à en mourir.

Épidémie des jours clairs

Dans le silence des rues qui prennent le deuil d'antan,
la ville respire à travers des vitres tremblantes,
et le temps, discret, tisse des mailles de verre autour des gens.

On compte les pas comme on compte les pétales fanés
des saisons qui se dérobent sous nos mains tremblantes,
et chaque souffle devient une question suspendue dans l'air.

Les cloches des hôpitaux sonnent, non pas pour bénir,
mais pour rappeler que la fragilité est une demeure
où l'on entre sans invitation, et parfois sans retour.

Autour des fenêtres, les arbres parlent en codes lumineux,
comme si la nature elle-même avait appris le langage du
compteur,
et chaque feuille tombe en chiffre, en précision d'ombre.

On écrit des noms sur des papiers fragiles,
on les colle aux portes des souvenirs,
et les visages se cachent derrière des masques qui deviennent des
fidèles.

Pourtant, sous l'écharpe des peurs, une lueur persiste:
une promesse tenace que la vie, même effacée un temps,
revient au bal des jours, avec des gestes qui guérissent.

Les mains se retrouvent au-delà des distances imposées,
dans la chaleur simple d'un sourire qui n'a pas peur,
et les rues apprennent une langue nouvelle,
celle du soin partagé, de l'attention qui refuse l'oubli.

Épidémie, nom sombre qui traverse les murs comme un vent,
tu nous fais apprendre la patience des regards,
la valeur des silences, et le courage des petits gestes.

Quand, enfin, le ciel se dégage,
les souvenirs se rangent en bibliothèques d'air frais:
on y conserve le souffle des héros,
et le secret fragile d'un monde qui sait se tenir par la main,
même quand la distance est d'or et de fer.

Épaves dans le silence

Les rues, jadis rieuses, retracent leur souffle sur le pavé,
et chaque pas résonne comme un dernier accord d'un choir
d'ombres.

Le monde se replie, timide, derrière des vitres brouillées par la
pluie des souvenirs.

Le temps s'arrête aux coins des portes, pesant comme une
poussière d'anciens mots,
et l'on porte dans le cœur le souffle des autres,
inabordable, près mais invisible, comme une mer hors de l'eau.

On compte les jours en fragments d'août et de février,
en chiffres muets gravés sur les murs duquel on ne peut
s'échapper.

Les gestes se font rares, les regards cherchent des lieux où se
cacher sans honte.

La maladie devient une ombre familière,
qui s'invite sans bruit et s'installe dans le quotidien,
transperçant les murs de la cellule et de la voix,
laissant derrière elle un goût de métal et de pluie.

Les noms glissent sur les lèvres et ne trouvent plus d'embrasures:
les amis, les voisins, les gestes d'autrefois
tout se dissout dans le masque, dans la distance que l'on s'impose
pour sauver ce qui peut encore l'être: un souffle, une lumière, une

mémoire.

Pourtant, dans l'intime silence, une rumeur faible persiste:
celle des mains qui se cherchent sans toucher,
celle des lampes qui se rallument au creux de la nuit,
celle d'un matin qui hésite encore à naître.

La mélancolie porte une couronne de lambeaux:
des promesses qui s'effilochent, des plans qui se brisent
et l'espoir qui, malgré tout, rampe sur les braises de l'absence.

On se parle à travers des voix qui tremblent,
on s'économise, on se devise en pensée,
et chaque regard devient un pacte fragile avec le temps:
tenir, patienter, attendre que le retour se fasse sans bruit.

Quand enfin le ciel, fatigué mais obstiné, offre un clair-obscur,
il ne chante pas encore la victoire, mais une patience
qui a appris à nommer la douleur sans la bannir,
à garder une place pour les morts et pour les vivants,
à aimer la mémoire autant que la présence.

Et l'épidémie, qui a pris les rues comme un hiver sans fin,
laisse derrière elle une vallée de silence et de bribes:
des gestes consignés, des heures qui se défont,
mais aussi la promesse ténue peut-être qu'une autre aube
déposera
sur les paupières lourdes le droit de croire encore.

Décembre sous le manteau de pluie

La ville s'accorde au rythme des gouttes, lente, rassurante,
comme un livre qu'on feuillette à mi-voix, entre deux respirations.
Les toits fument d'un matin qui hésite entre gris et argent,
et les rues, mouillées, deviennent des rivières minces où l'on lit
les reflets des lampes tremblantes.

Chaque pas compte une prière discrète,
chaque souffle un mot adouci par l'humidité qui porte les secrets
du temps.

Les vitrines, verres puis verres, se murent de vapor,
et les passants, silhouettes mouillées, deviennent des phrases
inachevées.

La pluie parle une langue ancienne celle des accumulations;
elle colle les coeurs et les souvenirs comme des poussières fines
aux coins des regards, aux pages des livres oubliés.
Les cafés s'allument d'un halo de chaleur tiède,
où l'on entend battre, derrière la vitre, le monde qui réfléchit.

Le vent porte des nuages lourds, des promesses emballées dans
des plis d'eau.

On écoute le tambour des gouttes sur les parapluies,
ce rythme qui sait réparer les silences et les larmes non dites.
Le jour s'efface en dégradés de bleus et de chrome,
et la ville, apaisée, respire au rythme d'un hiver qui prend son
temps.

Dans les salons, des thés fumants et des livres entassés
séparent les heures comme des invités délicats.
On parle peu; on écoute le bois dire son histoire,
les pages tournent sans bruit, et le monde extérieur
se fait petit, réconfortant, presque tendre dans son froid.

Mais parfois, la pluie s'impose avec une douceur insistante,
comme une mère qui rappelle que tout peut être redonné,
que la mémoire se fait eau pour nourrir les racines des jours
futurs.

Et l'on comprend que décembre, avec sa robe d'averse,
n'est pas seulement le creux de l'année, mais une porte
entrouverte
vers un repos qui prépare le bal des possibles.

Quand enfin la dernière goutte s'épuise, la ville s'étire,
et le ciel, lavé, hésite à reprendre son manteau de lumière.
On sort alors, pas pressé, mais apaisé par ce silence neuf,
portant sous les tempes le goût de l'orage et la promesse
d'un éternel retour: le mois qui revient, fidèle et pluvieux.

Les Horizons de 2025

L'an deux mille vingt-cinq ouvre ses ailes pâles,
Sur un monde qui rêve entre ombres et lueurs,
Le temps, ce vieux sculpteur, sous ses doigts immuables,
Pétrit l'argile obscure à nos âmes en sœur.

Des machines, en silence, tissent leur toile d'ambre,
Elles parlent de chiffres, de néons et de vents,
Mais dans le cœur humain, persiste un feu de braise,
Qui défie les hivers et les ruines mouvantes.

On dit que les écrans sont nos nouvelles vitres,
Où voyagent sans fin des visages absents,
Pourtant, sous la clarté froide des algorithmes,
Un désir ancien murmure, obstinément présent :

Celui de voir les champs où la rosée se forme,
De tenir une main quand le soir est tombant,
D'entendre la parole, à vif, qui se reforme,
Plus forte que l'écho des réseaux triomphants.

Oui, deux mille vingt-cinq, tu portes en tes chiffres
Les promesses d'un astre et les deuils du passé,
Tu es ce pont étroit où nos destins s'effilent,
Entre le ciel en feu et le sol enraciné.

Que l'on y garde, au moins, cette part de mystère,

Ce goût du lent, du vrai, dans l'éclair universel,
Et que l'homme, ébloui par sa propre lumière,
N'oublie pas, en chemin, d'être aussi un appel.

Car le progrès n'est rien s'il ne sait plus construire
Un abri pour le rêve, un nid pour la pitié,
Si dans son vol d'acier, vibrant sous les zéniths,
Il perd le tendre poids de notre humanité.

Ainsi soit cette année un sillon, non un piège,
Un poème ouvert sur l'infini des possibles,
Où chaque heure qui naît, à la fois lieu et siège,
Nous rappelle à la vie, simple, fragile, irréductible.

2025 : Le Chant du Monde en Sursaut

L'Année où les urnes, d'un pôle à l'autre monde,
Murmurèrent leur verdict sous les drapeaux lourds,
Où l'Amérique vota dans la rumeur profonde,
Et l'Europe, scrutant ses cicatrices, aux jours
De nouveaux parlements, chercha son orient.

L'Année où la Terre, mère fiévreuse, exigea
Son dû aux puissants, à Nairobi, aux tribunes,
Et qu'un cri s'éleva des coraux aux glaciers:
«Écoutez la science, entendez la lagune ! »
Tandis qu'un soleil froid frappait le vieux vignoble,
Et qu'un fleuve, trop plein, quittait son lit fatal.

L'Année où le regard, bravé vers l'invisible,
Vit l'homme, à nouveau, frôler le sélène astre :
Artémis s'en retourne, et dans le ciel possible,
Un vaisseau vers Vénus prépare son plastron.
Mars n'est plus un mirage, et Saturne un présage,
L'aube d'un nouveau monde est dans le télescope.

L'Année où les écrans, bourdonnants héritage,
Portèrent le vertige et l'éclair polychrome:
Les Jeux de ce Riyad, étrange et vaste hommage,
Mirent le sport en scène, sous un dôme d'atome,
Tandis qu'au cœur des fils, l'I.A., froide ou tendre,
Redessina l'emploi, le savoir et l'attente.

L'Année où l'on se souvint, dans le deuil ou la fête,
Que le monde ancien croule, et qu'il faut en bâtir :
Quatre-vingts ans déjà que la paix fut défaite
À Berlin en ruine... Et le lointain souvenir
Nous souffla que la force est dans le choix des armes:
Celle de la raison, du pardon, du lien.

O, 2025 ! Toi, carrefour en armes,
Toi, livre ouvert aux signes contraires et forts,
Garde en tes flancs brûlants, au-delà de l'alarme,
La semence têtue d'un plus lumineux sort:
Que l'Histoire, à travers tes soubresauts fertiles,
Soit moins un champ de crise, et plus un chant d'asile.

Avril

Avril, fils pâle de l'averse et du soleil,
Dont le manteau, tissé de pluie et de lumière,
Flotte entre les bourgeons et le ciel en éveil,
Tu fais de l'horizon une ardente frontière.

Les giboulées, en rafales de tambour,
Battent les vieux tilleuls, les toits, les cheminées,
Puis, soudain, un rayon déchire le jour,
Comme un rire jailli des lèvres pardonnées.

La terre humide exhale un parfum de sourire,
Le ruisseau porte au loin des pétales d'amandier,
Et le temps semble hésiter, puis se déchirer
Entre l'adieu de mars et le désir de luire.

Ô saison des contrastes, de l'ombre et du chant,
Où le ciel pleut des fleurs en larmes de diamant,
Ton passage est semblable à quelque amour penchant
Qui, d'un pas incertain, mais le cœur frémissant,

Vient réveiller l'écho des choses endormies :
Les nids sont des berceaux promis à l'infini,
La boue elle-même a des reflets de génie,
Et le vent chuchote un poème inachevé.

Avril, tu n'es ni tout à fait l'hiver morose,

Ni tout à fait l'été dans son brasier naissant;
Tu es le seuil flottant où toute peine pose
Son fardeau, pour renaître en espoir renaissant.

Ainsi, sous ton ciel changeant, l'âme se retrouve,
À mi-chemin du deuil et de la floraison,
Et dans l'eau de tes pleurs que le soleil abreuve,
Elle voit resplendir sa propre guérison.

Octobre

Voici venu le mois des branches dévêtues,
Où le vent, guetteur pâle, épie les avenues ;
L'été, prince défunt, a plié son manteau,
Et l'ombre allonge au sol son discret territoire.

Les heures, à présent, ont un goût de cassonade,
Un parfum de terre humide et de pomme qui croule;
Le soleil, alchimiste à la clarté plus rude,
Change en or fugitif le peuplier qui roule.

C'est le temps des adieux sans larme et sans parole,
Des fruits lourds de regrets tombés dans la corbeille;
Le jardin n'est plus qu'une mémoire frivole,
Où la rose a laissé sa dépouille vermeille.

L'horizon se fait sobre, et la lumière oblique
Dore les fins cyprès d'une paix sépulcrale;
Chaque jour est un feu qui lentement s'explique,
Une braise attisée sous la brume automnale.

Mais dans ce dépouillement, une étrange tendresse :
La rouille et le carmin des vignes enlacées,
Le murmure léger des sources qui s'apaisent,
Et la noix, trésor dur, dans l'herbe délaissée.

Octobre, Ô songeur fauve assis sur la colline,

Ton règne est un soupir entre deux ardeurs;
Tu nous apprends, sagesse oblique et cristalline,
La beauté des chemins qui finissent en semences.

L'Habitant

Je suis celui qui peuple les silences,
L'archiviste des ombres et des absences.
Mon royaume est un livre aux pages froissées,
Où le temps, lentement, boit ses fusées.

Le jour se lisse en rituels précis :
La tasse d'un seul bord, l'identique assiette,
Le journal déplié, le soir qui s'inquiète
De voir, sur l'oreiller, mes rêves incompris.
Les murs, continents froids aux couleurs passées,
Gardent en écho blanc le bruit de ma pensée.

La nuit, c'est autre chose. Un théâtre sans scène.
Le lustre devient lune, et chaque objet règne :
La chaise à la pâleur de spectateur loyal,
Le miroir qui soupire un reflet sans rival.
Je dialogue alors avec l'absence entêtée,
Cette compagne sure, à mes côtés sculptée.
Je lui tends un verre vide, elle en boit le néant ;
Son rire est le frôlement du vent contre un volet.

On croit que le vide est une chute, un abandon.
Moi, j'y ai rencontré la forme du don.
L'horizon se dépie en d'infinis possibles,
Les désirs ne sont plus des fils, mais des fusibles
Qui brûlent lentement, sans consumer mon nom.

Je suis le promeneur d'un ample cabanon
Où chaque souvenir,délesté de sa chaîne,
Devient constellation,libre et souveraine.

Pourtant, quand le matin teinte les carreaux gris,
Une douce brûlure,un cri muet, surgit :
Le désir confus d'une épaule fraternelle,
D'un souffle partagé qui défie l'éternel.
Mais cet élan lui-même,aussitôt, se transforme
En une paix profonde,étrange et presque informe.
Je suis le navigateur et l'océan entier,
Le blessé,le chirurgien, et le liseré
De la cicatrice qui,au bord du jour,
Chuchote: "Tu es seul. Sois ce monde à ton tour."

Ainsi je vis, ainsi je trace mon sillon
Dans la glaise du temps,sans autre pavillon
Que cette vaste clarté,parfois cruelle et sainte,
Où chaque battement est un chant qui m'éteint
Et me rallume,unique, à la lueur des fontaines
Qui jaillissent au cœur des solitudes certaines.

Meknès, l'Impériale aux senteurs d'antan

Ô cité des remparts ocre et des collines,
Où le soleil caresse les tuiles vernissées,
Ton nom est un soupir que le vent a gardé,
Un songe de sultans sous les voûtes persanes.

Bab Mansour, ton arche est un pont vers l'histoire,
Où la pierre sculptée chuchote les conquêtes;
Le temps, lent artisan, a patiné ta gloire,
Et mêlé aux jasmins l'odeur des amulettes.

Dans la pénombre fraîche des souks murmurants,
Flottent, comme un voile, les senteurs ambrées :
Cuir travaillé, menthe vive et safran ardent,
Richesse humble et secrète en écho aux terrasses.

Les fontaines, en leurs chants liquides et discrets,
Content l'écho lointain des cavales barbares;
L'ombre de Moulay Ismaïl, dans le silence clair,
Rôde près des jardins où l'olivier s'attarde.

Ô ville aux cent portes, close et hospitalière,
Tes murs ont enfermé des soleils et des drames;
Le crépuscule tombe en robe de lumière
Sur tes toits immuables, brûlants comme des âmes.

Garde, reine assoupie aux pieds du Zerhoun,

Cette paix vigilante, ce parfum de mystère ;
Que chaque aube renaisse au cœur de tes douceurs,
Meknès, trésor scellé dans l'écrin de la terre.

La Rose Solitaire

Je suis la rose au jardin de l'attente,
Sans main cueillant ma robe déployée.
Mon cœur secret, qu'aucun désir ne hante,
Garde un parfum que nul n'a humé.

Mes pétales, soyeux et volontaires,
S'ouvrent au ciel, au vent, à la lumière,
Mais point ne cherchent le vase éphémère
Où se fane la beauté prisonnière.

J'ai mes épines, armure discrète,
Qui dit au monde: Passe, et laisse-moi
À mon silence, à ma noble retraite,
À cette paix qui naît de l'être à soi.

La rosée boit mes larmes sans histoire,
Le soleil dore ma chair de velours.
Je suis à moi, je suis mon seul espoir,
Reine sans trône, amour sans alentours.

Et si parfois, au soir, je me penche,
Ce n'est pour voir un reflet de secours,
Mais pour goûter, dans l'ombre douce et franche,
La volupté de mes propres contours.

Je ne suis pas veuve, mais souveraine.

Mon infini tient dans un bourgeon clos.
Ma solitude est une odeur certaine
Qui ne se donne qu'aux libres envols.

Ainsi je vis, ainsi je me respire,
Fragile et forte en mon éternel présent.
Et si je meurs, ce sera sans martyre,
N'ayant aimé que le temps, simplement.

L'Épicier du vide

Il n'a pas de compteur au cœur, cet homme,
Et sa cave est pleine de silences compacts.
Il regarde la rue où les néons consument
Les ombres en habits de courbes et de tracts.

Ses étagères sont des falaises de temps brut,
Où ne s'alignent ni paquets, ni promesses fardées.
Il vend ce qu'on ne chiffre pas: le jour qui tombe,
Le refus net, le pain gris de la liberté.

Contre les bazars fluo, il tient boutique close,
Monnaie de l'être contre avoir, austère change.
Son enseigne? Un chardon qui perce la chlorose
Du bitume, défi modeste, pauvre et étrange.

Il habite un interstice, un angle de non-échange,
Où le désir n'est pas un robinet qu'on visse.
Son capital? Un ciel de craie dans la frange
Des toits, et la patience du calice.

Les sirènes du crédit hurlent à son seuil de pierre,
Il écoute, sans sourciller, fondre leurs chants de glace.
Sa richesse est un vide où tient tout un arrière-monde,
Un continent perdu, sans passeport ni trace.

Il a choisi la table nue, l'heure précise,

La pénombre qui désencombre le miroir.
Et si la solitude parfois se brise,
C'est en éclats de sel,et non pour un espoir.

Car être seul, c'est être peuple de soi-même,
Royaume sans concession,frontière sans douane.
Anticapitaliste? Il l'est sans le système
Du combat organisé.Il se soustrait. Il plane.

Son manifeste est écrit avec de l'air,
Du refus lent,de la présence simplement.
Il est le grain de sable dans l'engrenage clair,
L'homme qui dit« Je suis » quand tout murmure « Achetez ».

Et quand le soir étend son linceul de poussière,
Il allume sa lampe,humble et démesuré,
Gardien d'un feu que ne couve aucune société,
Riche de tout ce qu'il n'a jamais voulu.

L'Homme au Comptant

Il marche où d'autres courent à crédit,
Son pas est un solde, un arrêté de compte.
L'avenir ne lui doit aucun lundi
Et sa main ignore le poids d'une honte.

Il paie en espèces l'heure qui s'étire,
Monnaie sonnante contre le néon.
Nulle traite sur son désir ou son rire,
Nul emprunt fait au creux d'un horizon.

Son logis est étroit, mais sans hypothèque,
Les murs portent le ciel, simple et réel.
Chaque objet fut conquis, n'attend plus son acquittement,
N'est le otage d'aucun appel.

Les marchands du temps, les prêteurs de rêves,
Passent avec leurs contrats couleur mirage.
Il les regarde, calme, et ne se lève
Que pour cueillir le soir sur son balcon sauvage.

Car il a compris cette arithmétique :
Le crédit est un piège à prendre l'âme.
On achète un désir sur du vent liquide,
Et l'on se vend soi-même, à terme.

Sa pauvreté ? Une fable des banquiers.

Sa solitude? Un royaume sans dette.
Il possède le chant du bois,l'air du terroir,
Et la paix,cette somme inaliénable et nette.

Aussi, quand le siècle trébuche et s'endette,
Lui,dresse un inventaire de l'instant :
Un rayon sur la table,une page prête,
Et la vie,intégralement payée d'avance.

Éclosion d'éther

Ô frêle habitant des lambris diaprés,
Toi, l'éclosion d'un songe ignoré,
Qui déchires d'un vol l'étoffe du silence,
Papillon, tu es l'errance.

Sous la chrysalide obscure et tendue,
Un ciel plissé patiente, étendu,
Jusqu'à l'heure où craque l'aître de soie
Et que ta grâce à la lumière naisse et ploie.

Tu portes, sur l'aile, un fragment d'arc-en-ciel,
Un peu de ciel bleu pris sur ton frêle appel,
Le pollen d'or des fleurs à ton passage
Comme un butin d'éternel et d'herbage.

Tu dances, tu flirtes avec le vent subtil,
Écriture vivante sur le parchemin d'avril,
Messager qui ne délivre que sa forme,
Signe léger que le destin déforme.

Mais déjà l'ombre te guette, ô métamorphose !
Ta robe est trop belle, et le temps la dispose
À se fondre, poussière aux teintes défaites,
Dans le grand livre clos des choses muettes.

Ainsi tu meurs d'avoir été trop belle,

Fleur sans racine,aérienne étincelle,
Et tu retournes,atome coloré,
Au noir velours d'où tu étais tiré.

Mais qu'importe la nuit qui doit tout reprendre ?
Tu auras eu les soleils à répandre,
À semer,du bout de ton vol éperdu,
L'idée de la lumière dans l'étendu.

Éclosion

Le givre a dénoué ses dentelles fanées,
L'hiver, vieux saltimbanque, a plié son manteau.
Un frisson vert parcourt la veine des feuillées,
Le ciel, pâle et lavé, revêt un lin nouveau.

Là-bas, le tulipier, en sa robe changeante,
Suspend des lanternes de crêpe orangé.
La terre boit le jour, tiède et reconnaissante,
Et le temps semble choir, lentement, allégé.

Un parfum de terreau, de sève et de racine
Flotte, vague prière au seuil du jour naissant.
La rose encore close en son secret se dresse,
Elle ignore l'émoi de son parfum puissant.

Et moi, j'attends aussi que quelque chose éclore,
Qu'un vert tendre inonde enfin l'hiver de mon cœur,
Que le soleil, filtrant par quelque fente close,
Y pose un doigt d'or clair, promesse et douceur.

Élégie des frimas

L'hiver étend son linceul de silence,
Le ciel, de plomb, sur les toits se balance,
Et les chemins, sous la neige immaculée,
S'en vont là-bas, en des lignes gelées.

Les arbres nus, comme des spectres graves,
Croisent leurs bras au bord des tristes entraves,
Et le vent lent, d'une voix de brumaire,
Chante l'adieu du soleil éphémère.

Mon âme erre en ce décor pâli,
Comme un reflet dans un miroir pâli;
Je suis le seuil, la branche dépouillée,
L'heure qui tombe et n'est plus appelée.

Ô souvenirs, feuilles mortes du cœur,
Tourbillonnez dans cette lente blancheur!
Le temps se fige en stalactites claires,
Aux vitres grises où meurent les chimères.

Et je demeure, à l'orée du néant,
À contempler ce monde défiant,
Où la lumière, avare et diagonale,
Glisse sans chaud sur la mélancolie pâle.

Tout est suspens, attente et désinence,

Dans la blancheur qui recouvre l'absence;
L'hiver en moi déploie son royaume...
Et l'espoir dort sous l'épais sarcophage.

L'Aube de Demain

Adieu, Deux Mille Vingt-Cinq, année aux mains fertiles,
Toi qui semas dans notre histoire des graines d'avenir,
Ton chant fut un prélude, un élan, un chemin,
Et nous en gardons la lumière pour les jours à venir.
Tu nous donnas des moissons sous un ciel apaisé,
Les frontières, peu à peu, se changeant en liens.
La Terre, en un soupir, sentit l'effort mondial :
Un pacte pour les glaciers, un espoir pour les siens.
Nous vîmes la Science, humble et généreuse,
Offrir ses fruits nouveaux, guérir l'incurable,
Et les cœurs, à l'unisson, battre d'une ardeur joyeuse,
Lorsque l'Art, réinventé, devint dialogue et fable.
La paix, fragile fleur, a pris racine au loin,
Les écrans, instruments de nos voix réunies,
Portèrent la sagesse et le savoir sans frein,
Et les cœurs se sont ouverts à de nouvelles harmonies.
Et voici qu'à présent, sur le seuil éclairci,
L'An Deux Mille Vingt-Six lève un visage d'aurore.
Il sourit à l'horizon, il est notre infini,
Et ses bras grands ouverts accueillent et explorent.
Il apporte avec lui la promesse tenue
Des récoltes de paix que l'an passé sema.
Il porte dans ses yeux l'étincelle absolue
D'un monde qui regarde au loin et qui aima.
Ce sera le temps des ponts, des arches magnifiques,
Le temps où l'amitié sera notre vaisseau.

Nous construirons, ensemble, des lendemains pacifiques,
Sur les fondations solides du savoir et du beau.
Les étoiles nous tendent leurs cartes éternelles,
La mer bat un rythme doux contre le vieux récif.
L'humanité, plus forte après tant de nuits belles,
Fera de chaque jour un présentatif.
Alors, tournons la page avec sérénité,
Sachons le bien reçu, le mal laissé derrière.
Bienvenue à Toi, Demain, pleine de nouveauté !
Que ton année soit douce, lumineuse et légère.
Que chaque heure soit don, et chaque mois, un chapitre
Où l'Entraide est le titre et l'Espoir, le moteur.
Allons, cœur contre cœur, vers le grand livre à écrire :
2026 sera l'année du bonheur créateur.

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue « Poésie »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>